Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 27

Artikel: Toinette à la joue mordue : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-181906

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Sa femme, toute tremblante, le prit à l'écart, l'embrassa tendrement, et, sans faiblesse, sans grands mots, lui dit tout bas :

— S'il s'agit du drapeau, refuse !

L'homme lui rendit les baisers et répondit :

— Cependant, si...

Un geste énergique acheva sa pensée.

Une larme vint aux yeux de l'épouse, mais elle se roidit dans son ardent patriotisme, et lui serrant la main avec une énergie fiévreuse :

— Refuse ! répéta-t-elle.

Et voyant le regard de son mari s'arrêter pensif sur les enfants :

— Je suis là, ajouta-t-elle... Fais ton devoir.

Il embrassa la vaillante créature, couvrit de caresses les deux petites têtes blondes qui lui souriaient et suivit les soldats.

Les Messins les virent passer avec terreur, et cherchèrent machinalement le drapeau des yeux.

Quand le cortége arriva chez le gouverneur, une foule énorme s'arrêta sur la place, attendant, les poings crispés, ce qui allait advenir.

— C'est vous qui, tous les ans, alliez attacher une flamme à la hampe du drapeau qui se trouve encore sur la cathédrale ?

— Oui, général.

— Il faut que vous montiez enlever ce drapeau.

— Impossible, général !

— Il le faut, vous dis-je.

— Et je vous répète : impossible, général !

— Songez qu'il y va de votre liberté ; que votre refus peut vous faire conduire en Silésie.

— J'irai où vous m'enverrez.

— Tandis que si vous acceptez la mission que je vous donne, vous recevrez *cent francs* de récompense.

— Cent francs ! répéta l'homme avec un éclair dans le regard. La lâcheté ne se paie pas cher dans votre pays, général !

— Vous refusez ?

— Je refuse !

— Réfléchissez bien.

— C'est tout réfléchi. Si j'ai risqué volontiers ma peau pour la France, je ne suis pas obligé de le faire pour le roi de Prusse.

— Insolent ! prenez garde !

— A votre aise, général ! ma vie appartient à la France et je la sers à ma façon !

Le général insista, pria, menaça ; le brave homme fut inébranlable.

Et force fut de le laisser s'en retourner librement, tant il y avait d'effervescence dans la ville, tant on pouvait craindre que l'incarcération du plante-drapeau ne fût une cause de collision.

Le digne homme avait vaincu l'Allemagne, et conservé à Metz son chez palladium. Il voulut s'enfuir alors vers les siens, qu'il avait laissés dans toutes les angoisses de l'attente. Mais une foule enthousiaste tenait à faire cortége.

Et, comme il était pauvre, ce vaillant citoyen, une souscription ouverte parmi ses ovateurs lui donna sur-le-champ le double de ce que lui avait offert le gouverneur allemand.

Quand il fut seul, entre sa femme et ses deux chers petits, l'humble Lorrain s'agenouilla devant la fenêtre ouverte et, contemplant son cher drapeau de France, il répéta, avec de douces larmes plein les yeux :

— Oh ! vous ne l'aurez pas !

* * *

Wer da? hurlaient encore hier les reîtres farouches de S. M. l'empereur et roi Guillaume Ier.

— France !... répondait toujours notre dernière sentinelle.

Gaston René.

Nous empruntons les lignes suivantes à un recueil de vieux documents sur le pays de Vaud :

« C'est seulement l'an 1825 que l'on a détruit, au château de Daillens, *la cage des sorciers*.

» C'était une prison faite exprès au comble du bâtiment, construite en carrelets de chêne superposés et fortement liés et chevillés, fort basse et de la largeur d'un lit à deux personnes. Il n'y avait, disait-on, que ce genre de prison d'où un sorcier ne pouvait s'évader. Dans celle-ci, on voyait encore de la paille qui avait servi, disait-on, de litière à une vieille femme renfermée là, comme sorcière, vers le milieu du XVIIIe siècle.

Au printemps 1826, on refendait, dans la cour de la cure de Daillens, différents quartiers de bois à brûler ; l'on trouva, dans l'un des quartiers de ce bois, une mèche de cheveux pincée dans une fente, au bout d'une cheville de bois dur enfoncée dans la tige d'un cerisier, au moyen d'une perforation faite jusques près de l'aubier, il y a plus de 40 ans, comme on peut en juger par les couches ligneuses qui avaient successivement recouvert ladite cheville. Le bûcheron qui fit cette petite découverte dit que cette magie se pratiquait encore, et qu'il en avait, lui, éprouvé les bons effets contre le décroît d'une jambe, à la suite d'une sciatique : après avoir consulté inutilement plusieurs médecins, appréhendant de perdre l'usage de cette jambe, il alla consulter un maige qui, pour de l'argent, faisait aussi le devin. Celui-ci, après les préliminaires d'interrogation et d'inspection locales et urinaires, récita quelques paroles magiques qu'il appelait des prières en latin, puis lui coupa une mèche de cheveux, qu'il arrangea comme il est dit ci-dessus, et qu'il enfonça de même par perforation, dans un arbre de fruits à noyaux indiqué par le malade; puis il me donna, dit le bûcheron, un onguent dont je devais me frotter deux fois par jour. Voilà le vrai remède, lui dit-on ; les frictions que l'on fit avec cet onguent rétablirent peu à peu la transpiration et la circulation du sang. Malgré l'évidence, il préférait attribuer sa guérison à des actes magiques plutôt qu'à des remèdes naturels. »

Toinette à la joue mordue.

III

Le piqueur serra la main au garde et se mit à descendre la côte au galop, sans que les promeneurs y fissent attention.

Notre troupe joyeuse passa son après-midi sur le bord d'un champ, partagé entre les chants, les jeux et les embrassades.

Pour Brigitte, elle était là tout à fait mal à l'aise, car son amoureux à elle était à Heilbronn, chez les soldats. Qui sait même où il pouvait se trouver dans ce moment, pendant que sa fiancée, un peu à l'écart et le visage enflammé, tourmentait dans ses doigts une pauvre fleur en pensant à lui? Quand revint le soir, Brigitte fut obligée de rajuster un peu ses deux amies. Son mouchoir, à elle, était resté en très bon ordre, tandis que les leurs étaient tous froissés et chiffonés, aussi bien que leur chevelure; ce qu'elle ne manqua pas de leur bien faire observer, avec accompagnement d'indulgents reproches. Bientôt l'on revint se promener sur la route. Là, tous les garçons et toutes les jeunes filles se réunissaient, après quoi chaque sexe faisait bande à part.

A l'occident, ou plutôt *sur le Rhin*, comme on dit chez nous, le soleil tout en feu allait disparaître, promettant un beau jour pour le lendemain. Les garçons, formant une grande ligne, mais toujours seul à seul, reprirent la direction du village, en chantant ou sifflant quelques morceaux à quatre voix. Une trentaine de pas derrière eux venaient les jeunes filles, bras dessus, bras dessous, formant également une grande ligne d'un côté à l'autre de la route, et chantant sans interruption. Dès qu'une chanson était finie, vite l'une d'entre elles en recommençait une autre, que toute la bande accompagnait sans hésiter et sans plus de façons.

Toinette, qui était du côté gauche, avait à son bras droit Marianne Brœtschlé, qu'on appelait ordinairement la *Flambomarianne*. C'était une malheureuse créature qui avait toute la partie gauche du visage bleue, du haut en bas, comme si le sang eût été là coagulé sous la peau. Au moment de ce grand incendie d'il y a dix-huit ans, dans lequel sept malheureuses restèrent, la mère de Marianne, qui était alors enceinte, accourut en toute hâte. En apercevant le feu, elle porta, toute tremblante, la main à son visage. Or, quand son enfant vint au monde, il avait tout un côté de la figure bleu, comme si la foudre y eût passé. En présence de Marianne, Toinette éprouvait toujours une insurmontable terreur, sans avoir pourtant le courage de se retirer quand elle venait prendre son bras. Elle marchait donc ainsi en tremblant intérieurement à côté d'elle, ne trouvait rien de mieux que de chanter un peu plus forte pour rester plus facilement maîtresse d'elle-même.

Devant chez le *seigneur*, le piqueur, déjà revenu d'Horb, rencontra les jeunes filles. En apercevant Toinette, il devint tout rouge, ôta un instant son fusil de son épaule, par manière de contenance, et l'y remit aussitôt après, en disant, les yeux tournés vers Toinette :

— Bonsoir, mesdemoiselles !

— Bonsoir.... répondirent quelques-unes, pendant que le piqueur demandait à demi-voix à Toinette :

— Me serait-t-il permis de vous accompagner.... maintenant?

— Non, non ; il ne convient pas que vous veniez avec nous par le village; faites-moi le plaisir, je vous prie, d'aller en avant avec les garçons, lui répondit Toinette également à demi-voix.

Le piqueur fut enchanté de cette réponse, et salua poliment en passant outre.

Devant l'auberge de l'*Aigle*, chacun fit halte. La cloche du soir sonnait. Tous les jeunes gens mirent bas leur bonnet et dirent un *Pater*; autant en firent les jeunes filles, et chacun se signait à mesure qu'il avait fini. Bientôt après, les causeries reprirent leur cours.

— Bonne nuit, tout le monde, dit le piqueur en continuant sa route.

Dès qu'il fut loin, les jeunes filles commencèrent à taquiner Toinette à son sujet, et sur ce qu'elle lui avait parlé à voix basse.

Joseph, en entendant cela, se leva tout à coup, tourmentant fébrilement dans sa main la pipe qu'il allait porter à sa bouche; son poing gauche se crispa. Il ne dit pourtant pas le mot; mais de ses yeux, attachés sur Toinette, jaillissaient de terribles éclairs. Néanmoins, il continua bientôt à se balancer sur ses jambes, comme si de rien n'était, se contentant seulement de détourner la tête.

Le soir, quand on se sépara, Joseph reconduisit Toinette. Il chemina un instant silencieux à côté d'elle, puis enfin il lui dit:

— Qu'est-ce que tu as donc à faire avec ce piqueur?

— Rien.

— Qu'est-ce que tu lui as dit?

— Ce qu'on dit en pareille occasion...

— Mais moi, j'entends que tu ne lui dises pas le plus petit mot!

— Et moi, je prétends n'avoir pas à recevoir d'ordres de toi sur ceux à qui je dois parler.

— Tu n'es qu'une orgueilleuse et fausse créature.

— Prends-le comme cela si tu veux; je n'y trouverai pas à redire.

Ils continuèrent à marcher sans plus dire le mot. Arrivés devant chez elle, Toinette dit: Bonne nuit... Mais Joseph ne répondit rien et la laissa entrer. Cependant il resta encore debout devant la maison pendant toute la soirée, sifflant et chantant toutes sortes d'airs, toujours dans l'espoir que Toinette reviendrait encore un moment vers lui; mais elle n'en fit rien, et il alla se coucher, en proie à la plus violente colère.

Pendant toute la semaine, Joseph ne dit pas le mot à Toinette; il l'évita même toutes les fois qu'il la rencontra.

Le samedi après-midi, il alla avec ses chevaux chercher, au *Würmlesthal*, du trèfle pour le dimanche. Au retour, il aperçut Barbe, qui revenait du Veigelsthal, avec une lourde charge de trèfle sur la tête. Il s'arrêta et appela Barbe, en l'invitant à mettre sa charge sur sa voiture et à venir elle-même s'asseoir à côté de lui. Une fois bien installés sur cette voiture, on en vint aux sérieuses explications. Barbe tança si fort Joseph au chapitre de sa jalousie, que le soir même celui-ci alla vers la fontaine de la commune attendre que Toinette vînt y chercher de l'eau, et s'empressa de lui mettre sa seille (*) sur la tête; après quoi, il s'en retourna avec elle en lui demandant:

— Qu'est-ce que tu as donc fait depuis huit jours? Pour moi, j'ai été bien occupé...

— Oui, et tu te donnes encore bien plus... à faire, pour rien, absolument pour rien ! Vraiment, tu es un homme intraitable. Reconnais-tu au moins à présent combien tu as eu tort?

— Mais enfin tu ne dois plus dire un mot au piqueur...

— Aussi souvent que cela me conviendra, répondit Toinette; je ne suis plus une enfant, et je dois savoir ce que j'ai à faire.

— Mais puisque tu n'as rien à démêler avec lui, tu ne dois plus lui parler...

— Non, je ne le dois pas; mais je ne veux pas me laisser attacher si court par le cou.

Somme toute, on fit la paix, et il ne survint plus de difficultés, d'autant mieux que le piqueur resta longtemps sans reparaître à Nordstetten.

Toinette continua à aller très souvent avec ses camarades, voire même avec Joseph, chanter et folâtrer, le dimanche, au *Kirschenbusch*. Les cerises sauvages (car il n'y en a pas d'autres chez nous) étaient depuis longtemps mûres, les navettes rentrées, les seigles et les orges fauchés. Dans la vie paisible de nos personnages, tout avait retrouvé son calme d'autrefois. L'amour entre Joseph et Toinette avait encore grandi, si tant est que la chose fût possible. En automne, Joseph devait retourner pour la dernière fois à la manœuvre militaire; puis venait le congé, ensuite la noce. Depuis ce fameux dimanche de printemps dont nous avons parlé en commençant, Toinette n'avait pas revu le piqueur. Un jour qu'elle fauchait l'avoine avec Joseph, au champ du *Moldé*, voilà que le chasseur vint à passer tout à coup en demandant:

— Se coupe-t-elle bien?

Toinette tressaillit involontairement, sans rien répondre, et en se baissant même pour faucher avec une ardeur fébrile, pendant que Joseph répondait: Grand merci! en mettant le genou sur une gerbe, et en la serrant avec autant d'emportement que si le cou du piqueur se fût trouvé au milieu. Le piqueur continua sa route. (*A suivre.*)

(*) Seau qui se porte sur la tête.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD-DELISLE.